

**LE RECIT DE LA MORT VIOLENTE DU PERE LOUPIAS
DANS LE JOURNAL DE RWAZA
SOU MIS A LA CRITIQUE HISTORIQUE**

P. STEFAAN MINNAERT

Dans cet article, nous aimerions jeter un regard sur le récit de la mort violente du P. Loupias (1^{er} avril 1910), rapporté par le journal (ou le diaire) de Rwaza¹. Ce récit est considéré comme la version officielle d'un événement tragique qui a marqué l'histoire du Rwanda². Beaucoup d'historiens y font référence. Chose curieuse, jusqu'à maintenant, aucun parmi eux ne l'a soumis à la critique historique³. Des questions se posent. Qui est l'auteur de ce récit ? Quel a été son objectif ? Et quelles ont été ses sources d'information ?

Rappelons-nous qu'un journal de Mission est un document officiel de la Société des Pères Blancs (Missionnaires d'Afrique)⁴. Il est tenu par le supérieur du poste. Longtemps accessible aux seuls missionnaires du Cardinal Lavigerie, il était consulté par les nouveaux arrivés et les supérieurs majeurs pour se faire une idée du fonctionnement d'une mission. A Rwaza, le journal a été tenu par le P. Loupias de décembre 1906 jusqu'à sa mort en avril 1910. Nous avons montré, dans un autre article, que le contenu de ce journal n'est pas tou-

¹ JOURNAL (ou Diaire) DE RWAZA, A.G.M.Afr., 1910, pp. 153 -163.

² P. RUTAYISIRE, *La christianisation du Rwanda. Méthodes missionnaires et Politique* selon Mgr Classe, 1900 à 1945, Presses Universitaires, Fribourg, 1988, p. 47.

³ Par exemple J.-P. CHRETIEN dans son livre *L'invention de l'Afrique des Grands Lacs, Une Histoire du XXe siècle* (Karthala, 2010, pp. 87- 92).

⁴ I. PAGE, *Histoire des diaires*, 14 décembre 2006, <http://www.mafrome.org/diaires.htm>.

jours fiable⁵. Une raison de plus pour identifier l'auteur du récit en question.

Nous avons examiné le journal en lien avec les textes publiés dans notre article *Le Père Paulin Loupias (1872-1910) : victime d'un meurtre ou d'une imprudence ?*⁶ Et nous sommes arrivé à la conclusion que l'auteur du récit a copié, pour une grande partie, le rapport du P. Soubielle (1883-1973). Apparemment, il est d'accord avec son confrère qui présente Rukara (ou Lukala) comme un assassin : « **Le cher P. Loupias est mort ce 1^{er} Avril, tué par Lukala bwa Bishingwe**⁷. » Son récit commence exactement avec les mêmes mots. Puis, il corrige le rapport du P. Soubielle. Il met en évidence la méchanceté de Rukara racontant, par exemple, comment celui-ci a envoyé des œufs pourris au P. Loupias. Mais il ne raconte pas que le P. Loupias, par la suite, a envoyé à Rakara une balle de fusil et un fouet pour lui faire peur. L'auteur réduit aussi la responsabilité du P. Loupias. Il enlève toute allusion à la situation tendue à Rwaza et au caractère violent du supérieur⁸ dont le P. Durand témoigne en 1909 quand il écrit au Père Provincial⁹ :

« **Rulindo, 22 Décembre 1909,**

Très Révérend Père,

Vous désirez avoir q.q.s. renseignements plus détaillés à propos de l'histoire qui m'est arrivée en partant de Rwaza au mois d'Août, mais veuillez d'abord ne pas vous effrayer outre mesure. Le T.R.P. Classe croit qu'il n'y

⁵ S. MINNAERT, « Les Pères Blancs et la société rwandaise durant l'époque coloniale allemande (1900-1916) : Une rencontre entre cultures et religions », in *Les Religions au Rwanda, défis, convergences et compétitions*, Actes du Colloque International du 18-19 septembre 2008 à Butare/Huye, Editions de l'Université Nationale du Rwanda, Septembre 2009, pp. 53-101.

⁶ Voir S. MINNAERT, *Le Père Paulin Loupias (1872-1910) : victime d'un assassinat ou d'une imprudence ?*

⁷ Rapport du P. Soubielle sur la mort du P. Loupias, A.G.M.Afr., N° 098422-098430.

⁸ En 1904, le P. accompagnait plus de 200 guerriers de Nyundo pour faire la guerre à Rwaza (J. B. RUSHATISI, *Monographie historique de la Mission de Rwaza (1903-1956)*, Mémoire de licence, Ruhengeri, 1985, pp. 83-85).

⁹ *Lettre du Père Durand du 22 décembre 1909 au Père Léonard*, N° 096616-096617. Le P. Loupias dit de la population de Rwaza qu'elle est violente : « [Nos Balera] sont braves et même batailleurs... Il y a en moyenne quatre ou cinq combats par mois aux environs de la mission... Je ne connais pas de pays plus barbare. Avoir tué quelqu'un, fût-ce son frère ou son père, n'est pas un déshonneur ; au contraire, on s'en vante. Parmi les hommes respectés, celui-ci a tué son père, celui-là quatre ou cinq de ses femmes, cet autre s'est rendu fils unique. Notre prestige à nous n'est pas grand : nous n'avons tué personne. » (P. M. VANNESTE, « Loupias (Paulin) », in *Biographie coloniale belge*, Tome V, 1958, col. 563-566).

aura pas d'histoires, ce sorcier n'étant pas du pays aucun chef ne le soutenait.

Vous avez du apprendre lors de votre passage à Rwsa que **le T.R.P. Gilli avait trouvé ce sorcier dans un rugo¹⁰, faisant des sortilèges pour découvrir qui avait jeté un mauvais sort.** Le Père prit la vache qui devait être donnée au sorcier comme paiement. Malgré cela il fit tuer 2 hommes qu'il accusa d'avoir jeté le mauvais sort, prétextant avoir acheté l'Européen. **Autrefois déjà des gens condamnés par les sortilèges de ce sorcier s'étaient réfugiés à la mission et le R.P. Loupias avait, m'a-t-on dit, essayé une fois de le prendre.** Nous étions de retour de la forêt dans la 4^e semaine d'Août, le mardi. Le lendemain le T.R.P. Supérieur (P. Loupias) m'invita à l'accompagner au Nord du lac pour aller voir des gens qui malmenaient ses vachers rendus là, depuis peu. En cours de route ce confrère me dit : « **Demain je vous accompagnerai sur votre chemin ; je veux faire une visite à ce sorcier qui s'est autorisé du P. Gilli pour tuer 2 hommes** ». Arrivés au campement des vachers, j'ai vu sans peine que ce n'était pas de la peine de se déranger pour des riens. Il y eut même une histoire que je n'approuvai pas in petto comme je le dis au P. Gilli. **Nous étions d'ailleurs accompagnés par qui dirait un ramassis de voleurs et de brigands¹¹.** Je réussis à leur extorquer trois pioches qu'ils voulaient se faire donner pour une bagatelle. **Nous ramenâmes 6 bêtes de même bétail, mais très belles prises pour une bagatelle, qui furent données à 6 rameurs** – avant d'arriver au poste, un homme gardant les vaches de la mission, vint raconter que le taureau de la mission, étant dans leur troupeau, avait été volé avec 40 de leurs bêtes. Remarquez s.v.p. que ce taureau n'était pas là où il aurait dû être. « **Que pourrait-on faire à ces voleurs, me demanda le R.P.L., aller chez eux ou les dénoncer au fort ?** » « Les dénoncer vaut mieux répondis-je, c'est ainsi que pense le T.R.P. Buisson. »

Le lendemain matin, vendredi, le T.R.P. Supérieur me dit : « Je n'irai pas avec vous chez le sorcier mais je vais envoyer q.q.s. hommes ; vous les accompagnerez. » Il les fit appeler chez lui et ils partirent sans que je les aie vus. Le R.P. Supérieur ne me dit rien de plus et je crus qu'il envoyait ses hommes pour le prendre et que je n'avais qu'à faire l'office de spectateur. **En route je crus que ces hommes étaient envoyés pour faire peur au sorcier qui serait, pensais-je, amené à la mission.** Je le croyais d'autant plus fortement qu'un chrétien nommé Abeli et vivant près de cet homme, me dit qu'il ne faisait plus de sortilèges. **Au pied du village je rencontrai les 4 ou 5 hommes envoyés par le R.P. Supérieur armés de pied en cap, ils me précédèrent de q.q.s. pas, puis je demandai si le sorcier serait secouru ; on me dit que probablement il le serait. Afin qu'il ne le soit pas je mis 2 cartouches dans mon fusil de chasse, les tirant les gens du village n'oseraient pas le secourir.** Les 5 envoyés le trouvèrent chez lui et arrivant un peu après, ils me dirent : « c'est le sorcier » ; il était à 2 ou 3 pas d'eux et venait de sortir de sa maison avec sa lance et sa serpette. **Dès qu'il les vit, il se sauva et je dis aux envoyés de le prendre, puis la poursuite commença ; je tirai 4 ou 5 coups de fusil pour que les poursuivants ne soient pas tués par les gens du village rempli de bananiers (cachés dans**

¹⁰ « Maison avec enclos ».

¹¹ En marge de la lettre, marqué au crayon : « chrétiens ? »

les). Craignant q.q.s. coups fâcheux et ne voulant pas que ce sorcier une fois pris fût battu, je franchis moi aussi le village. Là il y avait un espace libre de 4 ou 500 m jusqu'au village le plus rapproché. Les habitants descendaient ; les poursuivants pourraient être attaqués, je tirai donc en l'air un autre coup ; je perdais d'ailleurs de vue le sorcier et 2 hommes qui le poursuivaient de près. Que se passa-t-il alors ? **Mattayo, le nyampara¹² tira ses flèches puis lança sa lance en plein dos. Le sorcier tomba et il reçut encore 2 autres coups de lances.** Les envoyés me rejoignirent et dirent que le sorcier avait voulu se défendre et qu'ils avaient lancé leurs lances alors. **D'ailleurs m'a dit depuis un chrétien, ce sorcier n'était pas homme à se rendre à discrétion, s'il n'avait été tué, il aurait lui-même tué un des poursuivants.**

J'écrivis, à l'arrivée au campement, au T.R.P. Loupias et lui contai la chose en ces termes, mais il ne m'a pas répondu.

Lors de la retraite (Sept 09), les T.R.P. Gilli et Pagès avaient été priés de taire cette affaire ; ils m'ont dit que le T.R.P. Supérieur avait envoyé ses hommes pour brûler les 2 maisons du sorcier. Je l'ignorais. Les hommes envoyés, après avoir bu toute la journée, sont retournés le soir à Rwsa et pourtant c'est à 1 h. de la mission. Voici les noms de 3 envoyés : Ndabagoragoye, 2^e vacher, Mattayo, le nyampara, **Caesari, le cuisinier qui jadis a frappé beaucoup sa 1^{re} femme, une chrétienne et occasionné sa mort,** au dire des confrères du Mulera. **Le T.R.P. Classe m'a dit qu'il écrivait au R.P. Supérieur pour lui dire de ne pas attirer ou plutôt occasionner des histoires désagréables.** Et de fait un chrétien de Mulera vient de m'apprendre qu'il n'y a plus de procès qui se débattent à la mission et le 1^{er} vacher proche parent du second, qui se faisait trop acheter, ne doit plus juger les procès. **J'ai ramené ici 10 bêtes à corne, entre autres cinq bêtes qui étaient gênantes là-bas parmi la vache prise par le R.P. Gilli à l'occasion du sorcier.** Cette dernière sera remboursée à l'ancien propriétaire par la mission de Rwsa, a dit le T.R.P. Vic. Gén., quant aux 4 autres, également gênantes, c'est-à-dire un peu douteuses, il a été tout comme nous mal impressionné de les voir adjugées au poste de Rulindo.

Cette lettre, vous le pensez bien, n'est pas à conserver pour divers motifs que vous devinez bien. Probablement il y aura un mot à ajouter après le passage du T.R.P. Classe, vous en serez informé.

Veillez vous consoler pourtant car d'après ce que j'ai appris ces jours-ci par des chrétiens de Rwsa de passage à Rulindo, les choses y vont mieux que jamais. Et comme vous connaissez un peu le passé, cette nouvelle ne manquera pas de vous réjouir beaucoup.

[P. Durand]

Note du P. Léonard :

Lors de mon passage à Rwsa, fin Juillet 1909, je n'ai rien vu de bien clair dans toutes ces histoires, les diaires ne sont pas très clairs, et comme je vois, on a cherché à n'être pas très clair en paroles. Je m'étais proposé d'étudier peu à peu, bout par bout, ces histoires. L'histoire Durand s'est passée après mon passage. P. Classe y a passé en

¹² « Subalterne ou responsable ».

Janvier dernier : pas un mot sur tout cela, et jusqu'aujourd'hui pas un mot¹³. »

Finalement, l'auteur du récit corrige le style du P. Soubielle. Il l'embellit en le rendant plus vivant par des dialogues. On a l'impression que l'auteur a été présent sur le lieu du « crime » avec son cassetophone. Ainsi, il sait convaincre ses lecteurs en leur donnant de bonnes raisons pour croire que son récit est plausible.

Au Rwanda, à cette époque, il n'y avait qu'une personne qui pouvait agir d'une telle manière, une personne qui avait l'autorité, la compétence et la connaissance du lieu et de la langue du pays. C'était le P. Classe¹⁴. Depuis 1904, il était l'ami, le confident, le conseiller et le complice du P. Loupias. En plus, il connaissait très bien les serviteurs de la victime, témoins privilégiés de la mort de leur curé. A part de cela, le P. Classe fut un homme sans scrupule qui savait manipuler son entourage¹⁵. Dans ce domaine, il n'avait pas d'égal parmi ses confrères. Les lettres du P. Classe, adressées au le P. Loupias, montrent la connivence qui a existé entre les deux missionnaires¹⁶. Elles montrent aussi que le P. Classe était resté maître à Rwaza bien qu'il ait quitté cette mission depuis longtemps :

« Merci pour vos bons vœux, surtout pour le souvenir auprès de Notre Seigneur. Que N.S. vous rende cette charité en abondantes bénédictions pour notre cher Mulera. **Tant pis pour Lukara s'il attrape une volée de bois vert¹⁷** : c'est bien ce qu'il cherche depuis longtemps. La mission n'en souffrira guère je crois. **Demain je vais à Nyarugenge avec P. Schumacher**

¹³ En marge de la lettre : « C'est plus grave qu'ils n'ont l'air de croire – communiqué à Mgr Hirth. »

¹⁴ « Au noviciat... Le Fr Classe était certainement un novice qui tranchait sur la plupart des autres. Imberbe, teint rose, taille svelte et un peu délicate, je dirais presque type de jeune demoiselle... ». Un ancien confrère du même noviciat (A.G.M.Afr, B2, Divers 6, p. 4).

¹⁵ En 1948, Mgr Dellepiane présente Mgr Classe comme un homme ayant : « les qualités éminentes d'esprit et de cœur, l'intelligence, la culture, la largeur de vue, le zèle ardent et la générosité d'un apôtre que la Divine Providence avait choisi pour fonder et organiser l'Eglise au Ruanda. » (A. Van Overschelde, Un audacieux pacifique, Monseigneur Léon-Paul Classe, Apôtre du Ruanda, Namur, 1948, Préface).

¹⁶ En 1900, ils avaient voyagé dans la même caravane à destination l'Afrique Equatoriale (*Biographie coloniale Belge*, Institut Royal Colonial Belge, Tome IV 1958, col. 146-158).

¹⁷ « Recevoir une sévère correction ou des critiques violentes ».

chez le D. Kandt¹⁸. Ne comptez pas sur le P. Schumacher pour Pâques, ce n'est pas possible pour le moment. Quant à moi, il ne me faut pas songer à faire une fugue vers Rwaza d'ici quelques mois (...). Veuillez envoyer de suite à Sa Grandeur le nombre des familles établies sur votre propriété. Veuillez me faire tenir le double (...). Léon Classe¹⁹. »

« Que Dieu vous garde au milieu de ces histoires. Achetez des vaches si vous le pouvez. Mais voyez si pour celles raziées tout près de vous il n'est pas prudent de s'abstenir malgré les avantages. Mais vous avez le droit (...) Léon Classe²⁰ »

« Ne donnez pas de vaches à garder à Lukara bwa Bishingwe. Monsieur Kandt veut le prendre et dans quelque temps il y aura chez lui une nouvelle expédition. Tenez-vous donc sur la réserve absolument.

Par ici on parle beaucoup que Akakwanda pourrait bien être soulagé de par le Roi et Nshosa Muhigo d'une partie de son pays. La femme de Nshosa Muhigo a dû se rendre au Lugeshi avec l'un de ses fils (...). **J'ai envoyé immédiatement à Kigari la lettre au Résident. Vous avez écrit à Sa Grandeur qu'à propos des affaires de Lukara vous aviez en à faire avec le Résident. Monseigneur m'en parle et sans doute à vous aussi. J'ai écrit à Sa Grandeur qu'ayant chez vous les soldats envoyés par le Résident, vous étiez bien obligé d'écrire, par conséquent, que vous n'étiez nullement en faute. C'est donc affaire réglée (...). Léon Classe²¹ »**

« Si Luhanga vient, ou si le Roi m'en parle, je ferai d'après votre lettre. Actuellement l'aîné des oncles du Roi fait de plus belle la guerre aux chefs du parti opposé aux siens. Ils viennent d'en piller quatre ou cinq dans les environs et au Kingogo. Au besoin je soulèverai moi-même la question chez le Roi. Merci à l'avance pour les petits léopards. Envoyez-les donc. Je souhaite au P. Dufays de se bien rétablir (...). Léon Classe²² »

« Une compagnie d'Usumbura est allée à Kigari ; elle devait faire une promenade militaire au Ndorwa et Buberuka. Ce qu'on vous dit est peut-être vrai. Le plan du Frère Alfred, je le verrai demain en détail ; il partira pour Marienberg par les Baziba que nous attendons depuis quatre ou cinq jours. Je demanderai au P. Huwiler de le renvoyer vite (...). Léon Classe²³ »

« Je regrette la double affaire de P. Durand et de Père Gilli. Vous aurez des guhura²⁴ à n'en plus finir. Nous devons passer absolument ina-

¹⁸ Richard Kandt (1867-1918) est un médecin allemand, explorateur de l'Afrique équatoriale. Il est le fondateur de la ville de Kigali.

¹⁹ Lettre du P. Classe du 13 avril 1908 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098035.

²⁰ Lettre du P. Classe du 12 mai 1908 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098038.

²¹ Lettre du P. Classe du 8 juin 1908 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098044-098046.

²² Lettre du P. Classe du 5 juillet 1908 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098049.

²³ Lettre du P. Classe du 28 mars 1909 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098060-098062.

²⁴ « Des vengeances ».

perçus, on a trop les yeux sur nous. Tachez d'arranger ces histoires, et donnez s'il le faut. Nous avons trop de difficultés actuellement sur les bras. La bête enlevée, je ne la voudrais pas à Rulindo, mais je voudrais que vous lui fissiez reprendre le chemin de chez elle, faisant naître vite une occasion. De même pour les autres. Faites donc naître les occasions, mais pas plus chez vous que dans la station voisine il nous faut garder [illisible] choses. De même p [illisible] Gahuru. Prenez aussi maintenant comme règle de ne plus intervenir dans les affaires mêmes de chrétiens. Il y va de l'intérêt général. Nous devons absolument passer sous silence. Nous avons beaucoup à nous défier de ce que nous disons ou faisons avec les Bergers tout est dit. Pour Aka-kwande, rendez lui service si vous le pouvez nous avons besoin d'avoir aussi de bons états à leur renvoyer. Je voudrais que P. Gilli en plus de sa classe voie les chrétiens tous les jours. C'est l'intention du R.P. Léonard. ; c'est pour le Père le seul moyen de connaître les gens et d'arriver un peu à mieux confesser. De même je désirerais que vous chargiez des homélies du Dimanche uniquement P. Gilli et P. Pagès. Il faut qu'ils se lancent. (...). **Tachez que partout vous puissiez gagner l'esprit des gens doucement. Aux 70 hommes de Mr Von Stuemmer se joint une compagnie d'Usumbura pour garder la frontière. A ce Monsieur rendez tous les services que vous pourrez. Prudence surtout maintenant.**Oremus pro invicem²⁵. Je demeure votre tout dévoué en N.S. et N.D., Léon Classe²⁶ »

« **Merci pour les renseignements à propos des Bergers. Je vous assure que je ne recommencerai plus à donner des gens aux chefs de Kayondo et Lwangeyo pour les aider à lever l'impôt ! Il est vrai que nous savons l'habileté de ces menteurs.** En 1905, 1906 l'impôt fut payé. En 1906, il y avait tant de miel que Lwagitare et Compagnie n'avaient pas assez de monde pour le porter au Ndugga. Bah ! là-bas on dit que c'est moi, à Nyanza que c'est vous qui êtes cause que l'impôt ne rentre pas. Il faut bien que ces Messieurs trouvent une excuse pour cacher leurs vols et leur fourberie (...). Léon Classe²⁷ ».

« Je suppose que l'on vous a envoyé Père Soubielle pour vous mettre à même de vous occuper un peu des matériaux. Monseigneur ne m'a rien dit. Bonne et Sainte année. Surtout de plus en plus prudence, c'est plus que nécessaire. **Laissez tous vos gens se casser la tête comme ils l'entendent ; ne vous entremettez dans aucune affaire. Monseigneur me demande renseignements précis sur le sorcier tué, dit-il. Veuillez me renseigner d'abord (...).** Léon Classe²⁸ »

« Je ferai part au Roi de vos désirs pour les Nzirabwoba et pour les cadeaux de ces Messieurs. **Le Roi fera la grimace pour cette seconde ques-**

²⁵ « Prions l'un pour l'autre ».

²⁶ Lettre du P. Classe du 14 septembre 1909 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098067.

²⁷ Lettre du P. Classe du 24 décembre 1909 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098068.

²⁸ Lettre du P. Classe du 1^{er} janvier 1910 au P. Loupias, supérieur de Rwaza, A.G.M.Afr., N° 098071.

tion. Merci pour les Rupies (...). **Nous sommes gênants et en ce moment ; on nous le fait sentir, et l'on serait fort aise de trouver des prétextes.** Les bonnes relations ne couvrent pas toujours suffisamment bien les pensées intimes. Avec les Anglais aussi prenez garde. Mieux vaut ne pas vous rapprocher d'eux mais nous tenir à distance pour éviter toute susceptibilité. **Rendons service au gouvernement ; laissons les étrangers de côté par principe, pour l'intérêt général. Nous ne faisons que de la politique d'intérêt dit-on. On chercherait une preuve là.** Mr Kandt est annoncé pour la semaine prochaine. **P. Soubielle vous sera arrivé mardi ou mercredi au plus tard. Déchargez-vous donc sur lui d'une partie de vos travaux de la mission. Il est bon mais jeune encore, par suite précipité dans les jugements. Dirigez-le et formez-le à la prudence. Vous pouvez lui donner votre district.** Mais de temps en temps voyez les catéchumènes qui se préparent au baptême. C'est nécessaire. Donnez-lui le catéchisme des sacrements également. Les catéchismes des catéchumènes de IIIe an doivent être divisés de manière que chaque Père (**P. Gilli, P. Soubielle, P. Pagès**) en ait chacun un ou deux par semaine (...). Léon Classe²⁹ »

« **Avec Lukara je ne sais pas comment faire. Sans doute son liquide ne sera guère accepté et je vous l'ai dit aux environs de Kabgaye, il a beaucoup d'ennemis.** On verra. **J'envoie à P. Huwiler votre projet de budget pour l'église. Vous aurez le tout j'espère.** Dès maintenant je vous envoie les deux charges de rubura – avertissant le Père Huwiler. Vos 2 hommes en prendront une demain, l'autre est à votre disposition. **Frère Pancrace [1874-1964] a mal compris ; il croit qu'il doit faire toutes les charpentes. Nous avons dit qu'il aide Frère Alfred et voie au moins pour une ; qu'une il la fasse seul. Ensuite il a ses cadres, règles... à faire pour être prêt à bâtir dès la sécheresse. Ne comptez plus sur Frère Herménégilde ; il ne veut accepter en aucune manière (...).** Léon Classe³⁰ »

Le P. Léonard confirme indirectement notre conviction que le P. Classe est l'auteur du récit en question. Selon lui, le P. Classe est l'homme indiqué pour remplacer le P. Loupias comme supérieur à Ruaza, fonction qui lui permet de remplir le journal. C'est ce que le P. Léonard écrit début juillet 1910 à Mgr Sweens, à Mgr Hirth et à l'« Etat Major » des Pères Blancs à Maison-Carré à Alger³¹ :

« Quand le malheur est arrivé à Ruaza, le Père Pagès appartenait à ce poste, mais il était absent, en vérité au poste voisin de Nyundo. C'est là qu'il apprit le malheur. Aussitôt il se mit en route pour Ruasa, en compagnie des Pères Delmas et Huntzinger de Nyundo. **Père Classe arriva à Ruasa le 5, au soir. Il retint le Père Delmas comme Supérieur provisoire de Ruasa et envoya P. Pagès à sa place à Nyundo. C'est à Nyundo que P. Pagès écri-**

²⁹ Lettre du P. Classe du 16 janvier 1910 au P. Loupias, A.G.M.Afr., N° 098073-74.

³⁰ Lettre du P. Classe du 16 mars 1910 au P. Loupias, A.G.M.Afr., N° 098081-82.

³¹ Note explicative du P. Léonard du 7 juillet 1910 concernant le rapport du P. Pagès ; note envoyée à Maison-Carrée (Alger), A.G.M.Afr., N° 096624.

vit son rapport. Ceci soit dit comme explication de certains passages du P. Pagès où il dit ne plus se rappeler bien les choses, n'étant pas sur les lieux pour demander des explications. Père Classe prétend que P. Delmas est l'homme qu'il faut à Ruasa : je ne le crois pas, à cause des difficultés extraordinaires (tout le monde doit en convenir) inhérentes à ce poste. Je ne vois personne sinon P. Classe lui-même. C'est ce que j'ai dit à Mgr Hirth et à Mgr Sweens. »

Après la mort du P. Loupias, le P. Classe passera quelques semaines à Rwaza. Pendant son séjour, il avait assez de temps pour écrire son récit dans le diaire s'appuyant sur le rapport du P. Soubielle et sur les témoignages des serviteurs [des *bagaragu*] du P. Loupias. Nous constatons que le rapport du P. Pagès, qui défend un point de vue plus nuancé, n'avait pas droit d'être cité³².

Le P. Classe, par sa version des faits, sauve la réputation du P. Loupias et ainsi la sienne. Il y avait de quoi. C'est lui qui était responsable des erreurs commises lors de la fondation de Rwaza en 1904. Ses erreurs avaient coûté la vie à une centaine de personnes, hommes, femmes et enfants, ainsi que le pillage de leurs biens. A cette liste, il faut ajouter les victimes et les dégâts matériels dus aux représailles des Allemands organisées à cette occasion. Il est bien probable que tout cela avait traumatisé la population de Rwaza. En fin de compte, nous sommes d'avis que le P. Classe est indirectement responsable de la mort du P. Loupias en 1910. Il n'avait pas d'autre choix que de jeter la responsabilité de la mort du Père sur Rukara suivant le principe colonial selon lequel le Blanc a toujours raison et le Noir toujours tort. Nous avons des raisons à supposer que l'esprit machiavélique du P. Classe en est sorti grandi.

Reste à comparer l'écriture utilisée dans le journal Rwaza avec celle du P. Classe comme preuve ultime de notre conviction. Nous confions ce travail à un historien qui aura la permission de consulter l'original du journal. Nous nous sommes contenté de travailler avec la copie dactylographiée exactement comme les historiens qui nous ont précédés. Le récit du P. Classe n'est certainement pas un exemple d'objectivité. C'est plutôt un exemple de la littérature coloniale et missionnaire devant lequel l'historien est appelé à la prudence. Il nous mon-

³² P. RUTAYISIRE, *op.cit.*, p. 48.

tre comment, au siècle dernier, l'histoire du Rwanda, petit à petit, a été orientée par l'historiographie missionnaire au service de sa propre gloire.

Suit maintenant le récit du P. Classe que nous présentons d'une manière inhabituelle pour montrer la genèse du récit dans le diaire. En ce qui concerne le rapport du P. Soubielle copié par le P. Classe, nous avons utilisé le même type de police que celui de notre article. Puis, nous avons rayé les mots et les phrases que le P. Classe a enlevées dans le rapport du P. Soubielle. En dernier lieu, nous avons mis en *lettres italiques (soulignées et mises en gras)* tout ce que le P. Classe a ajouté au rapport du P. Soubielle. Le résultat est très éclairant et fait réfléchir quant à l'utilisation des documents produit pas les missionnaires.

RECIT DE LA MORT DU PERE LOUPIAS DANS LE DIAIRE DE RWAZA

« Le cher P. Loupias est mort ce 1^{er} Avril, tué par Lukala bwa Bishingwe. Frappé de deux coups de lance, il a été transporté à la mission sans connaissance. C'est là qu'il [~~a rendu le dernier soupir~~] ***est mort*** à 8 h 35 du soir, muni des sacrements de l'Eglise.

[~~Vous ne connaissez pas Lukala bwa Bishingwe ?~~] Muhutu, d'une trentaine d'années, Lukala est gaillardement taillé, beau, d'un teint clair. Sa démarche et son regard sont impérieux, pleins d'orgueil [~~de cet orgueil nègre qui nous froisse parce qu'il n'est revêtu d'aucune des façons qui le rend un peu supportable en Europe~~]. Il est riche car il a plus de 1 600 vaches et commande les Barashis, une des familles les plus nombreuses, les plus aisées et les plus belliqueuses du pays. Il est brave et cruel. Pour lui la vie d'un homme ne compte pas. Il met dans le même sac et couvre du même mépris, Batutsi et Européens, envoyés ***du Roi et du Fort***.

Il y a quelques temps, dans un combat livré aux Batutsi, il prit un grand chef proche parent du roi et le dépeça sur la lave après lui avoir enlevé la peau.

Il a attaqué ***plusieurs fois*** les Européens de passage chez lui, [~~à plusieurs reprises~~], et ces derniers temps, à une réponse du P. Loupias, il ***répliquait*** par un envoi d'œufs pourris.

Il appelait sa maison, magnifiquement ornée de perles, son Nyanza [capitale du Ruanda], et alors que dans tout le reste du Ruanda on jure

par Musinga, ses gens **disent** : « **Bandoga**³³ **Lukala, mbandoga bwa Bishingwe.** »

~~Vous voyez que cet assassin n'est pas un assassin vulgaire [voilà bien édifié maintenant sur le compte de cet assassin qui vous voyez n'est pas un assassin vulgaire. Allons au fait].~~

En lutte **ouverte** depuis avant la fondation de **notre** poste [~~de Rwaza~~] avec Luziranpuwe, son voisin mututsi, de qui il prenait de temps en temps des bêtes et débauchait les gens, il a été cité maintes fois devant le roi et maintes fois le Roi lui a donné tort, sans pouvoir jamais faire exécuter ses sentences. Il ne pouvait pas, disait-il, se soumettre à des jugements dictés par une femme. [~~« Me soumettrais je, disait-il, à des jugements dictés par une femme »~~]. La mère du roi en effet de par les coutumes du pays, est toute puissante à la cour tant que le Roi n'a pas d'enfants, et ses volontés sont d'un grand poids dans les conseils royaux.

Condamné à mort une première fois à cause de ces insultes, il fut sauvé par Lwidedembya, oncle et premier ministre du roi.

De nouveau pris et condamné, il fut de nouveau sauvé. Les Pères Classe et Dufays se trouvaient à la capitale avec Monsieur Czekanowski³⁴. Le P. Dufays et ce Monsieur allaient rentrer au Mulera. Trompés par ses promesses, les Pères proposèrent Lukala comme guide au jeune ethnologue. Mulera, ayant des Batwa à son service, dégourdi, connaissant la forêt comme pas un, ce chef pourra vous rendre service, dirent-ils. Monsieur Czekanowski accepta. Il le demanda avec fermeté au Roi qui se faisait tirer l'oreille, puis consentit. Lukala ne devait plus remettre les pieds à la capitale. A partir de ce jour, il ne se conduisait plus qu'en révolté, travaillant semble-t-il par un réseau d'amitiés habilement tressé à faire du Mulera [~~sinon tout entier du moins en partie, la partie qu'occupe sa famille~~] une province indépendante qu'il régnerait à sa guise malgré [~~les Batutsis et~~] le Roi.

Malheureusement pour lui deux de ses parents : Sebuyangi et Kamana, chacun chef d'une partie des Barashis se séparent de Lukala, emmenant dans leur défection près de 600 vaches.

~~[La cause de cette défection est bénigne. Un suivant de Lukala avait volé une vache à un homme de Sebuyangi pour le sien. De là séparation et lutte. Dans une première rencontre, Sebuyangi et Kamana furent battus et perdirent trois hommes.~~

~~Battus mais non découragés, les deux alliés distribuent des vaches, achètent des auxiliaires et reprennent la lutte. Cette fois Lukala est battu ; plusieurs de ses maisons sont brûlées. Sebuyangi et Kamana perdent huit hommes. Ce fut la dernière bataille].~~

³³ « Mba ndoga Musinga » se traduit littéralement : « que j'empoisonne Musinga ». En utilisation ce juron Lukara se considérait roi. Le sens de ce juron est : « que malheur m'arrive quand j'ose faire une chose pareille ».

³⁴ Jan Czekanowski (1882-1965) est un anthropologue et ethnographe polonais. Il fut membre d'une grande expédition allemande en Afrique centrale dans les années 1907-1909.

Un ennemi redoutable, plus fort que les Batutsis, plus à même de le tenir en échec parce que plus près et plus mêlé à ses gens, s'était levé. Lukala le savait bien ; aussi à dater de ce jour tenta-t-il de se défaire de lui. Pour arriver à ce but, il pensa le P. Loupias lui être nécessaire ; aussi n'épargne-t-il rien pour se gagner les bonnes grâces du chef défunt : visites fréquentes, cadeaux de toutes sortes. Combien de fois n'a-t-il pas essayé d'acheter notre nyampara disant : « Faisons le pacte de sang, **sers-moi auprès du P. Supérieur** et je te donnerai ce que tu veux ».

Sebuyangi et Kamana de leur côté ne nous négligeaient pas. Lukala nous apportait-il un taureau, le lendemain nous étions sûrs, que Sebuyangi et Kamana nous en apportaient un autre ; et toujours la première visite était pour le nyampara. Lukala lui disait : « On m'a dit que Sebuyangi t'a acheté, qu'il a fait le pacte de sang avec toi ; est-ce vrai ? – Non – C'est bien. Dis au P. Loupias de m'aider à réduire ces révoltés. J'ai toujours commandé les Barashis ; que je continue à les commander tous ». Sebuyangi lui disait de même : « As-tu fait le pacte de sang avec Lukala ? – Non. – C'est bien, introduis-moi auprès du bwana mukubwa (mukulu)³⁵, dis-lui bien que nous serons au Roi, mais avec Lukala nous ne pouvons pas pactiser. Aide-nous, nous te récompenserons **bien**.

Le Père avait pour tous de bonnes paroles. A Sebuyangi, il conseillait d'aller faire des cadeaux au Roi, afin que le roi régularise sa situation. D'une famille en révolte contre le Roi, il détenait de plus des champs, des troupeaux et un commandement, qu'il ne tenait de personne. Le Roi l'accueillera bien, il obtiendra peut-être le commandement des Barashis.

A Lukala qui lui demandait d'envoyer notre nyampara avec des gens de Sebuyangi afin de lui débaucher ses gens et les lui rendre à lui, Lukala, il disait : « Cela ne me regarde pas ; je n'ai rien à voir dans vos querelles ; elles relèvent du Roi ; ce que je puis, c'est te donner un conseil : « ta situation n'est pas perdue ; fais un grand cadeau au Roi. Le Roi acceptera ta soumission ; **il préférera la gagner par sa bonté que le rendre impossible à tout jamais par une rigueur considérée** ». [~~Il aimera mieux gagner cela en refoulant son ressentiment que risquer de tout perdre en voulant s'entêter à poursuivre une vengeance qu'il lui sera difficile d'assouvir.~~]

Sebuyangi accepta le conseil, partit avec des cadeaux et une feuille de route signée par le Père. – Lukala lui aussi en demanda une, **qui ne lui servit d'ailleurs pas ; car pris de** peur et n'envoya à Musinga roi qu'un **de ses hommes chargé d'un assez** mince cadeau... [~~accompagné de quelques hommes~~].

[~~Quelques temps après, Sebuyangi et Kamana étaient de retour. Le roi avait accepté leur soumission et leurs cadeaux tandis qu'il avait refusé ceux de Lukala. De plus il promettait aux deux alliés de leur envoyer un homme qui leur spécifierait ses volontés sur les lieux mêmes, à eux et à Lukala.~~]

³⁵ « Bwana mukubwa », du swahili, veut dire : « le grand chef ou le patron ». Parfois l'expression a un sens ironique. Cela dépend du contexte.

La situation devint critique pour ce dernier. Il résolut de faire un grand coup. C'était à la fin de **Janvier** [~~Février~~], vers les 20. Le P. Loupias cherchait des bois de charpente pour l'église. Lukala lui envoie dire par un de ses hommes : « Il y a ici dans la forêt de grands et beaux arbres, viens les couper et je t'aiderai avec tout mon monde à les porter à la mission. » Heureux de la nouvelle, car ces bois en ce moment son grand souci, le Père prit avec lui une vingtaine de chrétiens, les **deux nyamparas** [~~le nyampara~~], des haches, des cordes, le passe-partout et partit pour la forêt. Arrivé chez Lukala, il demanda un homme qui lui montrerait ces arbres en question.

– Je te donnerai cet homme, dit Luakala ; mais avant, aide-moi à prendre Sebuyangi et Kamana.

– Je ne suis pas venu pour faire la guerre, **mais pour couper des bois**. Ton envoyé m'a dit qu'il y avait de grands arbres à la forêt ; où est ton envoyé ?

– Je ne sais.

– Fais-le chercher ; je camperai ici et demain matin de bonne heure avec lui je monterai à la forêt. Amène-nous aussi des vivres.

Lukala envoie quelques hommes chercher des vivres. Ils reviennent bientôt avec une magnifique vache stérile. Pendant qu'on la dépèce, [~~Pendant que les chrétiens dressent la tente~~], Lukala parle avec le Père ; [~~Ils parlent un peu de toute choses, des haches, des forgerons d'Europe— Lukala est un forgeron— des fusils. Ils parlent surtout de Sebuyangi et de Kamana. Le Père tue la vache d'une seule balle, au grand étonnement de son entourage qui n'a pas vu passer le projectile. Vers quatre heures les Barashis viennent armés et nombreux du côté de la tente. Justement alarmés de cette affluence les chrétiens les tiennent au loin~~] **il voudrait l'amener à se prononcer pour lui contre Sebuyangi. Mais le Père lui répète toujours : « Vos querelles sont du ressort du Roi ; je t'ai dit maintes fois ma pensée là-dessus : aller trouver le Roi et que le Roi vous guérisse. » Ne pouvant rien gagner, Lukala se tourna vers les nyamparas, sollicitant leur secours pour décider le P. Loupias à agir contre Sebuyangi. Peine inutile.**

Le jour avançait vers son déclin ; déjà la plaine se voilait d'ombre quand tout à coup éclate un grand mouvement parmi les Barashis. Les nombreux curieux qui s'étaient assis autour de la tente se lèvent et courent vers leurs huttes pour prendre leurs lances et leur bouclier. Les femmes et les enfants sortent des « ngo ». L'« impanda »³⁶ de guerre lance sa note au milieu du tumulte. Là-bas dans la plaine une hutte flambe déjà. Qu'est-ce ? Une attaque ? De qui ? Un complot ? Pourquoi ? [Tout à coup le tambour sonne, les cornes donnent l'alarme et au même temps, là bas dans la plaine, une maison brûle. Les Barashis se précipitent de ce côté, toute la tribu en un clin d'œil est sur le pied de guerre. Lukala donne ses ordres].

³⁶ « Impanda » : c'est un cri de guerre accompagné par un son de corne.

Lukala, armé jusqu'aux dents, s'avance ou plutôt court vers la tente du Père : « Ne t'ai-je pas dit que Sebuyangi est un brigand ? Il vient m'attaquer avec une forte armée en ta présence, il nous brave tous deux. Prête-moi tes hommes et j'irai le chasser. »

[— Bwana, dit-il au Père, Sebuyangi vient m'attaquer sous tes yeux, que tes hommes viennent à mon secours, que je coupe les pieds à ces deux brutes.

— Si Sebuyangi t'attaque, défend toi, c'est ton affaire. Pour moi, je te l'ai déjà dit, je ne suis pas venu pour me battre].

Le Père connaissait son homme. Se doutant d'un piège, il dit à Lukala : « Mes hommes auront du travail demain ; si vraiment Sebuyangi t'a attaqué, va, tu ne manques pas de braves, chasse-le. Je défends à mes hommes de te suivre. » [En un instant, le calme se fait. Les Barashis reviennent, le feu s'éteint. C'était une ruse de guerre. Pour décider le P. Loupias à se mettre de son côté, Lukala avait fait brûler une de ses maisons à lui. Si le Père l'avait suivi, il se serait jeté sur Sebuyangi, démoralisé par la présence des chrétiens dans les rangs ennemis, et l'aurait taillé en pièce. Au retour de la bataille, tout le monde alla se coucher].

Lukala s'en alla quelque peu déçu : sa dernière cartouche venait d'éclater entre ses mains. Il partit ; le calme se fit en un moment, au grand étonnement des chrétiens. Les guerriers rentrèrent sans dire mot dans leurs huttes, et d'ennemis ? Pas un !! Voyant toutes ses tentatives de corruption échouer, Lukala avait essayé un habile stratagème. Je ne puis pas décider le Père à se mettre de mon côté ? Il y sera quand même. J'enverrai des gens brûler une de mes huttes les plus proches des partisans de Sebuyangi, je dirai au Muzungu que Sebuyangi vient nous attaquer sans crainte ni respect pour sa présence ; je ferai en même temps une levée général des boucliers et le Père trompé viendra lui-même ou enverra ses gens. Alors, passant par-dessus le brasier de ma maison, nous irons brûler et prendre Sebuyangi surpris par la rapidité de la manœuvre, et paralysé par la peur de se battre contre le Muzungu. — C'était bien trouvé, mais, nous l'avons vu, ce ne lui réussit pas.

Le lendemain **matin de bonne heure** [dès l'aube], la tente était pliée, **le Père et les porteurs** [les chrétiens] prêts à partir. Lukala arriva avec un nombre considérable de Barashis [se fait attendre un moment puis il vient]. Le père lui dit :

— Où est cet homme que tu m'as envoyé ? [l'homme qui doit te montrer les bois ?]

— Je ne sais, je n'ai envoyé personne [te dire qu'il y avait des bois ici].

— **Tu n'as pas envoyé Kwiyangana chez moi me dire qu'il y a de grands arbres dans cette forêt ?**

— **Pourquoi te l'aurais-je envoyé ? Il n'y a pas un seul grand arbre dans toute la forêt.**

Le Père, **se voyant trompé, s'emporta et bouscula un peu Lukala** [se fâche et menace de frapper Lukala], puis apercevant dans **les rangs**

des gens [la suite] de Lukala, **l'envoyé Kwiyangana** [celui qui était venu lui parler de bois à la Mission], **il le prit : « Tu me serviras de guide dans la forêt, lui dit-il ; tu me montreras les arbres dont tu me parlais l'autre jour ; et si vraiment il n'y en a pas, si tu m'as menti, gare !! » Et ils partirent.** [Il l'empoigne et dit aux chrétiens de le lier. L'opération finie, ils le mettent à la tête de la caravane pour servir de guide. Lukala reste dans son lugo].

Dans la forêt, aucun arbre, sinon de la broussaille et des bambous. Ils avaient ainsi longtemps couru en vain lorsque Lukala s'amena avec toute sa bande de Barashis qui s'effaçaient derrière les buissons et les bambous. Lukala salua le Père et de nouveau lui parla de Sebuyangi. [En route ils rencontrent un Mutwa. — Où sont les grands arbres, lui demande le Père, Lukala, l'a dit qu'il y en avait ici. — Bwana, Lukala t'a menti, il n'y a pas un seul grand arbre ici, crois moi je connais la forêt. En effet, ils marchèrent toute la matinée sans trouver un seul arbre. L'après midi, fatigués de leurs marches et contremarches inutiles, ils campèrent. A peine avaient ils campé que Lukala vint avec une centaine de Barashis au moins. Il venait parler encore de Sebuyangi]. **Le cher défunt, déjà impatienté par ses courses et ses recherches inutiles, se mit dans une grande colère. « Tu as menti l'autre jour disant qu'il y avait des arbres alors qu'il n'y en a pas ; tu as menti hier soir en disant que Sebuyangi t'avait attaqué alors que c'est toi-même qui as brûlé une de tes maisons, et maintenant tu oses encore te présenter ? Tu viens pour te moquer de nous » ? Puis saisissant sa lance d'une main, il lui appliqua de l'autre une gifle magistrale qui l'envoya rouler par terre. Craignant ensuite une attaque de la part des Barashis dissimulés, il prit son fusil et en fit manœuvrer le mécanisme. Les Barashis s'enfuirent ; Lukala abandonné des siens, resta.** [Le Père exaspéré par la course inutile qu'il venait de faire, lui donna une gifle qui l'envoya rouler à quatre ou cinq pas dans les broussailles puis prenant son fusil et en faisant manœuvrer le mécanisme, il effraya la suite de Lukala qui s'enfuit comme une bande de daims effarouchés].

[J'ai demandé au nyampara si Lukala en se relevant n'avait pas proféré des paroles de vengeance. Non, m'a-t-il répondu. Lukala avait peur en ce moment. Il me dit : « Je t'en prie, le bwana est fâché, apaise le. »]

— **« Donnez lui quatre étoffes pour la vache, dit-il au nyampara, et qu'il s'en aille avec l'homme qui nous a amenés ; mais qu'ils ne paraissent plus. »** [Après l'avoir frappé, le Père lui fit donner trois ou quatre étoffes pour sa vache stérile, puis le congédia, ainsi que le guide.]

Lukala **ne se le fit pas dire deux fois** [s'en retourna chez lui heureux de n'avoir pas été lié ce jour-là et livré au roi ou aux officiers du Luhengeli]. **Il prit ses étoffes et s'en alla suivi de Kwiyangana.**

Le Père descendit du volcan et se dirigea du côté des lacs où il devait trouver une dizaine de gros arbres [lendemain, le P. Loupias descendait du côté des lacs. Là il trouvait quelques arbres, les coupait et

après avoir distribué la besogne aux chefs pour le partage, revenait au poste avec un accès de bile qui le cloua au lit pendant deux jours].

Depuis, Lukala revint une ou deux fois à la mission mais sans apporter de cadeau [Entre cette époque et celle où le Père a été tué, Lukala est revenu une seule fois pour reparler de Sebuyangi, son cauchemar. Cette fois là, il n'apporta pas de cadeau].

Sebuyangi était revenu de la capitale quelque temps avant cette affaire. Le Roi l'avait bien reçu mais n'avait pas pris de décision pour éclairer sa situation. Il lui avait simplement dit : « Va, retourne chez toi, je vous enverrai un homme vous dire où placer mes volontés³⁷. » Cet envoyé arriva chez nous le Jeudi 31 Mars **au matin** [arrivait Shingamiheto, l'envoyé du roi³⁸ avec quelques hommes de Sebuyangi. Il exposa au Père ce pourquoi il venait]. « Le Roi m'envoie **te prier de m'accompagner chez Lukala. Ta présence facilitera ma mission pacificatrice. Le Roi désire que Lukala, Sebuyangi et Kamana fassent la paix. Il donne pouvoir à Sebuyangi de commander les siens, à Kamana de commander les siens, et Lukala de commander les siens.** » [pour témoigner de ses volontés en présence de Lukala, de Sebuyangi et de Kamana, et le roi veut que Sebuyangi commande ses gens, que Kamana commande ses gens, que Lukala aussi commande les siens, et que tous cessent de se battre. Le roi m'a dit aussi de te prier de m'accompagner. Si tu viens Lukala ne me fera pas de mal, puis tu seras témoin que les volontés du roi auront été dictées, puis il saura que tu ne fais pas cause commune avec ce révolté que vous avez arraché des mains même du roi alors qu'il était condamné à mort ». L'envoyé du roi dit cela et bien d'autres choses, car venu le matin vers neuf heures, il ne repartit qu'à onze heures]. **Ceci ennuya le Père** [Le Père sortit de cet entretien fort ennuyé]. **Il vint nous demander conseil : « Je voudrais bien ne pas y aller, dit-il, car il se pourrait bien que les choses ne se passent pas si pacifiquement que l'envoyé croit. D'autre côté, refuser au Roi, c'est dangereux...J'irai, mais je ne ferai qu'écouter ce que l'envoyé dira, puis je reviendrai. Je partirai demain matin de très bonne heure... »**

[- Qu'en pensez vous, me disait il en sortant de dîner, l'envoyé du roi veut que je l'accompagne chez Lukala. C'est le roi qui l'a dit m'a-t-il assuré. Si Lukala s'est révolté c'est bien notre faute car c'est nous qui l'avons arraché au roi.

—Que voulez vous que je pense ? Si vous croyez faire plaisir au roi en allant chez Lukala, allez y, mais attention, il vous attaquera peut être.

—Non, il n'attaquera pas. J'irai de très bonne heure, j'écouterai ce que l'envoyé dit, puis je reviendrai].

Le soir **même, il choisit les hommes qui devaient l'accompagner** : [après la prière des chrétiens, il appela] Paulo [Banbanzi], **le nyampara,**

³⁷ Phrase à vérifier dans le texte original.

³⁸ Un envoyé du roi, un Mutusi du nom de Shingamyeto.

Max Lututsi, Makari Kirihehe et Musa, [tous trois sur la colline et leur dit, j'étais là : « Demain de très bonne heure, j'irai chez Lukala, vous viendrez avec moi »]. Quatre gaillards qui n'ont pas peur et dévoués. Nous amènerons au moins deux ou trois fusils, dit Paulo, car Lukala est capable de tous les coups. – Un seul fusil suffira répondit le Père, nous n'allons pas là-bas pour nous battre. »

~~[- Père, lui dit Paulo, nous trois seulement ?~~

~~– J'ai dit à Musa aussi de venir, nous partirons avant le jour.~~

~~– Tu connais Lukala, amène deux ou trois fusils, il nous jouera un mauvais tour.~~

~~– Quel mauvais tour ? J'emporterai mon fusil à dix coups, il suffira. Max ! Tu viendras mes servir la messe de bonne heure. Allez, dormez bien.~~

~~Quand ils furent partis, il me dit : « J'amène peu de monde, cependant je prends les plus braves, ceux qui lorsqu'il vous arrive quelque chose ne perdent pas la tête et restent à côté de vous pour vous défendre].~~

~~Le lendemain matin vendredi 1^{er} Avril, à 5 h [1/4], le Père avait déjà dit la messe et partait. [Après avoir dit sa messe partait avec sa petite troupe. Paulo portait son fusil, Max son parapluie, Makali son fauteuil et Musa son imperméable. J'emporte mon fauteuil pour dominer la situation, me disait il en riant, la veille, alors qu'il faisait ses préparatifs].~~

Les Pères Gilli et Soubielle étaient restés à la maison, vacant chacun à son travail. Le P. Pagès était à Nyundo.

A 11 h 45 nous nous disposions à descendre à la chapelle pour l'examen lorsque que dessus les collines nous arriva la nouvelle que le Père avait été attaqué. Le P. Soubielle prit ses gros souliers de voyage et partit secourir le Père. Les Frères Alfred et Pancrace eux aussi partirent et suivirent le P. Soubielle à quelque distance. Au dessous de Nkurungwe, le Père rencontra Musa, un des compagnons du P. Loupias. Il était tout essoufflé et triste.

– Eh bien que s'est-il passé ?

– Le père est mort... tué !

– Et Max et Paulo, et Makari ?

– Tous trois morts, tués... je les ai vus par terre et me suis échappé.

Le Père, la mort dans l'âme, continua sa route. Parti à peu près seul de la mission, il était déjà rejoint par un millier de gens, chrétiens et médaillés, armés en guerre.

Arrivés dans la plaine au-dessous de Munyamoenda, ils rencontrèrent un indigène qui venait du côté des volcans.

– Le Père est-il mort ?

– Mais non : il n'est pas mort ; j'entendais il y a un moment des coups de fusils.

– Si le Père a pu se servir de son fusil, dit le P. Soubielle, il est sauvé ; dépêchons-nous, s'il est cerné nous arriverons à temps pour le dégager.

Cette nouvelle leur a donné des forces. A 1 h 30, ils étaient au milieu des huttes des Barashis. A peine arrivés, des chrétiens en fuite les rejoignirent. Le Père leur demanda :

- Pourquoi fuyez-vous ?

- Les gens de LWAKAZINA nous ont fait peur ; ils se disaient poursuivis par Lukala vainqueur.

- Le Père Loupias où est-il ?

- Le P. Loupias est mort ; il est entre les mains de Lukala ; nous n'avons pas entendu parler de Paulo, ni de Max, ni de Makari.

Le P. Loupias tombé entre les mains de Lukala ? Mais c'était la mort sans sépulture, l'outrage après l'assassinat ! Comment faire pour reprendre le cadavre ?

Le P. Soubielle se jugeant trop exténué par la course et par les émotions pour poursuivre Lukala dans la forêt, envoya deux chrétiens au camp de Luhengeri avertir le sergent commandant de poste de l'accident ; puis il continua sa route vers l'endroit où avait dû tomber le Père. Ils n'étaient plus qu'à deux cents mètres à peu près de cet endroit que deux chrétiens vinrent le trouver.

- Viens, lui dirent-ils, nous avons le Père ; il est chez Sebuyangi.

- Vit-il encore ?

- Il a reçu un coup de lance au front ; il va mourir, mais son cœur bat encore.

- Est-ce qu'il peut parler ?

- Non.

Tournant sur sa gauche le P. Soubielle se dirigea vers le lugo de Sebuyangi, hâtant le pas pour arriver à temps et donner au blessé une dernière absolution.

Lorsqu'il arriva au lugo, le Père en était parti. Deux soldats qui se trouvaient dans les environs au moment de l'accident, avaient accouru. Ayant trouvé le corps dans le lugo de Sebuyangi, ils l'avaient mis sur une claie de bambous et l'avaient dirigé vers le camp de Luhengeri.

C'est sur la route de Luhengeri, en effet, que le P. Soubielle rattrapa le corps. Le sergent l'avait déjà rejoint depuis un moment et avait prodigué au mourant les premiers soins. Le Père trouva le cher défunt sans connaissance ; des morceaux de cervelle en bouillie sortaient de la blessure, large de deux centimètres qui s'ouvrait dans le front au-dessus de l'œil gauche. La respiration était lente et pénible. Il s'agenouilla auprès du corps que les indigènes avaient déposé à terre, puis après lui avoir donné l'absolution, il le confia aux chrétiens qui se disputèrent à l'envie l'honneur de le porter, ne permettant pas aux païens ni mêmes aux médaillés de l'approcher, et l'amènèrent à la mission. Pendant ce temps le sergent allait inspecter les lieux de l'incident et brûler les quelques huttes des partisans de Lukala que nos chrétiens avaient laissées debout.

Le Père et les chrétiens arrivèrent à la mission avec le blessé vers 6 h du soir. Nous déposâmes le blessé sur son lit tout tendu de blanc et lui fîmes boire des vomitifs pour dégager les voies respiratoires du sang qui probablement avait dû y couler ; car la lance, venue d'en haut l'avait frappé en plongeant et peut-être avait pénétré jusqu'aux fosses nasales. Les vomitifs le soulagèrent un peu, car après avoir vomi, la respiration se fit plus douce et moins râ-lante Les chrétiens qui l'avaient porté ne voulurent pas le quitter ; à genoux autour du lit, ils priaient.

Cependant le Père s'en allait ; sa respiration devenue plus douce, se faisait de plus en plus faible. Nous lui donnâmes les derniers sacrements, puis récitâmes les prières des agonisants. A 8 h 30 la respiration cessa tout à fait. Nous le croyions mort, mais ce n'était pas encore fini. Il vécut encore cinq minutes. A 8 h 35 son corps frissonna, comme le soir d'un beau jour frissonnent sous le souffle léger de la brise, les frêles feuilles ; c'était son âme qui doucement s'en allait, frôlant en passant sa dépouille mortelle.

On renvoya les chrétiens, et pendant que le P. Gilli et les Frères Pancrace et Alfred rendaient au corps les derniers devoirs, le P. Soubielle dressait un catafalque au milieu du chœur de la chapelle où bientôt nous exposâmes le corps du cher défunt. C'est en le dépouillant de ses habits que le Père Gilli et les Frères virent la seconde blessure que le Père avait reçue au foie.

Le sous-officier de Luhengeri vint nous rejoindre après son expédition, au moment où nous transportions le corps à l'église.

La nouvelle de la mort du Père se répandit comme une traînée de poudre dans tout le pays, si bien que toute la nuit, jusqu'au matin, il y eut une procession de chrétiens qui venaient veiller le cher défunt et prier pour lui. Les chapelets de cette nuit se comptent par centaines. Le Bon Dieu aura, je pense, entendu avec compassion ces voix éplorées qui priaient pour leur Père commun, et payé au centuple le bien que pour Sa plus grande gloire il fit dans la chrétienté de Rwaza.

Pendant que le Père Gilli veillait le corps, le P. Soubielle et les Frères, qui avaient oublié de dîner, allèrent prendre quelque nourriture avec le sous-officier, et restèrent au réfectoire jusqu'à minuit pour lui donner les détails nécessaires pour son rapport. A minuit, le sous-officier se retirait, promettant de venir assister aux obsèques qui auraient lieu le lendemain.

Le lendemain, en effet, en présence de Monsieur le sous-officier qui est catholique, et de toute la chrétienté réunie, nous conduisîmes à sa dernière demeure le corps préalablement enfermé dans un cercueil. Nous ne pouvions pas en effet l'exposer plus longtemps parce que le sang que ne retenaient plus les muscles affaiblis, sortait en abondance de la bouche et des deux plaies ; parce qu'aussi le lendemain qui était dimanche, l'enterrement aurait troublé les autres exercices de la chrétienté ; parce que, encore

exténués, nous n'aurions pas pu le veiller une seconde nuit, surtout après avoir passé la journée du samedi à confesser les chrétiens qui se pressaient en foule au Saint Tribunal.

Revenons maintenant un peu sur nos pas et voyons ce qui se passa de 9 h 30 à 10 h 30 de cette terrible journée du 1^{er} Avril. Nous avons dit pourquoi à 5 h du matin le Père partait en compagnie de Paolo, Max, Makari et Musa. A quelque distance du lugo de Sebuyangi, ils trouvèrent les envoyés du Roi – Shingimihito et sa suite – qui venaient à sa rencontre. Ils furent bientôt rejoints par Sebuyangi, Kamana, Lukanga et leur suite armés comme de coutume, c'est-à-dire de la lance ; et tous ensemble se dirigèrent vers la hutte de Lukala. Avant d'arriver au lugo, le Père s'arrêta : « Apportez-moi ma chaise », dit-il, et s'adressant aux envoyés du Roi : « Faites appeler Lukala : j'écouterai le message du Roi, puis je m'en irai ».

Lukala se fit attendre longtemps. Nous eûmes le temps, disent les chrétiens qui suivirent le Père de fumer trois pipes [En route, ils rencontrèrent des envoyés de Lukala. — Où allez vous ? — Chez vous à la mission. — Et moi, je m'en vais chez Lukala, venez, suivez moi. Aux environs du lugo de Sebuyangi, ils trouvèrent l'envoyé du roi, avec Luhanga, notre vacher, un de ses fils et quelques hommes. Sebuyangi vint ensuite avec un assez grand nombre d'hommes. Toute cette troupe suivit le Père, et l'on se dirigea du côté du lugo de Lukala. Arrivé à quelques distance du lugo, à mi pente, le Père s'arrêta, envoya chercher Lukala, puis s'assit. Lukala se fit attendre un long moment, le temps, disent les Nègres de fumer deux grandes pipes]. Enfin Lukala, suivi d'une véritable armée rangée en [Les gens qui le suivaient formaient deux corps rangés comme pour la bataille :] les lances et les boucliers en avant, [chaacun avait trois ou quatre lances], les arcs et les flèches en arrière. **Le Père fit dire à Lukala de laisser loin derrière lui ses gens : « je ne suis pas venu pour me battre, mais pour écouter le message du Roi ».** **Pour sa part il dit à Sebuyangi lui aussi de laisser loin derrière lui ses gens, et fit même porter en arrière les arcs de ceux qui l'accompagnaient.**

[A la vue de cette armée qui marchait sur lui, le Père se leva, fit signe aux Barashis de rester loin, fit porter en arrière les arcs de ses hommes et pria les assistants se s'asseoir. Le Père s'assit dans son fauteuil, Lukala s'assit un peu en avant du Père sur sa gauche, l'envoyé du roi un peu en avant du Père sur sa droite].

Lukala s'avança vers le Père qui était assis sur son fauteuil, et s'accroupit à sa gauche, un peu en avant, tandis que Paolo, Max, Makali, Musa, Sebuyangi et son frère, Luhanga et son fils se tenaient également près du Père ; les uns à droite, les autres à gauche. Les Bakaza, gens de Sebuyangi et de Kamana étaient plus bas sur la droite du Père ; les Barashi de Lukala étaient plus haut, sur la gauche. [Paolo, Max, Makari et Musa autour de lui. Musa avait le fusil. Quand tout le monde se fut assis, le Père dit : « je suis venu enten-

dire les décisions du roi, quand l'envoyé aura fini de parler je m'en irai ». Alors l'envoyé commença-].

La parole fut donnée à l'envoyé du Roi qui parla en ces termes : « Le Roi m'envoie pour dire ses volontés. Ses volontés, les voici : que Lukala commande les gens qui lui sont restés fidèles ; que Sebuyangi et Kamana commandent chacun les leurs. » [~~Voici ce que le roi a dit : « Que Sebuyangi commande ses hommes à lui ; que Kamana commande les siens ; que Lukala commande les siens. Lukala réplique avec un sourire narquois en relevant la tête :~~]

- Quoi, dit Lukala, Sebuyangi commandera les Barashi ? Non, jamais, c'est moi qui les commanderai tous. [~~nous commanderai ? »~~]

Un Mututsi suivant l'envoyé du Roi se lève alors et dit : « L'envoyé du Roi a manqué à son message ; il n'a pas rapporté exactement les paroles du Roi ». [~~Alors deux Batutsis qui ont accompagné l'envoyé du roi demandent la parole, contredisent la décision du premier envoyé et ne parlent qu'en faveur de Lukala. Qui croire ? Les envoyés du roi eux mêmes ne s'entendent pas.~~]

Cette intervention soulève de grandes discussions et de grands cris de part et d'autre. Le Père cependant parvint à leur imposer silence. « Je suis venu pour écouter le message du Roi ; et voici que ce message est douteux. Vous ne pouvez dans ces conditions vous entendre. Il faut retourner chez le Roi pour connaître ses volontés authentiques ». Tout le monde approuve : « C'est cela ». [~~Le Père leur dit : « Puisque les envoyés ne savent plus ce que le roi a décidé, il ne reste qu'une chose à faire : que Sebuyangi et Lukala aillent à la capitale entendre de leurs oreilles ce que le roi veut. Je ne puis y aller moi, dit Lukala, puis se ravisant : et bien oui, j'irai à la capitale.~~]

~~- C'est bien, ***dit alors*** le Père en se levant, l'affaire est réglée ». [Les affaires de Musinga sont réglées. Et tous de répondre : Oui elles sont réglées].~~

Alors Luhanga s'adressant au Père, dit : « Je veux plaider avec Lukala à propos des vaches volées. Les gens de Lukala nous avaient volé une vache à nous, et cinq ou six appartenant à Luhanga. Plaidez, dit le Père, en se rasseyant. Luhanga expose alors les faits. Pendant ce temps les Barashi descendent doucement de l'endroit où ils se tenaient debout. Au moment où Luhanga parlait, ils n'étaient plus qu'à une petite distance du Père et des plaideurs.

[~~à ce moment Luhanga dit au Père : « Et les vaches qu'on nous a pris ? — Tu n'as qu'à les plaider avec Lukala. — Un homme de Lukala m'a pris sept vaches, six sont à moi, la septième est à Lukigana (surnom du Père qui veut dire « le fort ». Lukala connaît le voleur qu'il nous fasse rendre nos vaches. — Je ne nie pas que je connaisse le voleur, je le connais, mais je ne puis faire rendre les vaches. — Pourquoi ?~~]

Le Père : « Que réponds-tu à cela ? »

Lukala : « Les faits sont vrais, je ne les nie pas ».

Le Père : « Tu ne nies pas non plus que les voleurs sont chez toi ? »

Lukala : « Non, dit-il, d'un air provoquant, de l'air d'un homme qui ne se sent pas de supérieur. Les voleurs sont chez moi, mais les vaches n'y sont plus. D'ailleurs c'est l'affaire de ces voleurs ; vous n'avez qu'à vous adresser à eux. » [—Elles ne sont plus.—Rends moi ma vache, lui dit le Père.—je n'ai aucun pouvoir sur le voleur.—Tu n'as aucun pouvoir sur lui ? Tu lui as donné ta sœur en mariage et vous habitez dans un même lugo. Amène moi les deux vaches qu'il t'a données pour acheter ta sœur].

— Je m'adresse à leur chef, et leur chef qui les cache. Les voleurs sont chez Bitahurugamba, ton beau-frère. Tu n'as qu'à dire un mot pour qu'il t'amène les voleurs ou les vaches.

— Je ne le puis pas.

Lukala cligne de l'œil du côté des siens qui s'étaient nous l'avons vu, rapprochés, et se soulevant un peu : « Vous avez entendu mes amis ? Vous accepteriez ? Vous leur donneriez ces vaches ? Et se levant tout à fait, il leur parla un instant à voix basse, puis revint, plus calme. [alors se lève et s'accroupit devant ces gens et leur dit : « Vous entendez ce qu'ils veulent ? Ils veulent que je livre un d'entre vous ou que je rende les vaches qu'on a donné pour payer ma sœur, qu'en pensez-vous » ? Pendant le temps que Lukala parlait à ses hommes, le P. Loupias dit à Paolo : « Attention, s'il refuse de nous rendre les vaches, nous le prendrons et alors les vaches viendront tout de suite »].

— Eh bien, nous n'aurons pas ces vaches ? [Quand Lukala eut repris sa place, le Père lui dit : « Et bien ces vaches » ? — Je t'ai dit qu'elles sont mortes.— Tu ne veux pas les rendre ?]

— Je les chercherai **demain et après demain ; je les amènerai** [si je ne les trouve pas, tu viendras brûler mon lugo].

— Tu mens, **dit le Père en grossissant la voix et en prenant de la main gauche son fusil que tenait Musa, pendant que de droite il saisissait Lukala par son étoffe. Lukala se sentant pris, s'était levé. Paolo et le frère de Sebuyangi le saisirent par les bras.** [toujours, et en disant cela, il avait son fusil de la main droite, il saisit avec sa main gauche le bras de Lukala qui lui aussi s'était levé et voulait s'enfuir. Paolo et Max de leur côté le tenaient par l'étoffe, Luhanga et un homme de Sebuyangi par le bras droit].

Alors une voix partit du groupe des Barashi : « Laissez-vous tuer votre chef ? Souvenez-vous de ce qu'il a dit ». Et les lances s'abattirent dans un cliquetis sinistre sur le Père et ceux qui l'entouraient. Le Père en ce moment avait détourné un peu la tête, il ne vit pas venir les lances ; les autres se jetèrent à terre instinctivement, c'est pourquoi personne d'entre eux ne fut atteint excepté le frère de Sebuyangi qui reçut une lance sur le pied. [A la prise de Lukala, un premier mouvement de frayeur couru dans les rangs des Barashis, quand une voix sortie de leurs rangs les rappela à leurs promesses : « Quoi, vous laissez prendre votre roi ? Vous ne souvenez plus de vos promesses ? Souvenez vous. Alors tous à la fois lancent leur[s] lance[s] qui tombent en pluie serrée autour du Père. Une d'elle le frappe

au front au-dessus de l'œil gauche, trois centimètres au-dessus des sourcils. Frappé mortellement, le Père tomba à la renverse sans connaissance, tenant son fusil dans la main droite et portant l'autre main au front. Il ne proféra pas une seule parole].

Paolo s'étant relevé trouva le Père étendu à la renverse, ayant une lance dans le front. Il arracha cette lance qui entraîne avec elle de la cervelle grosse comme un œuf de pigeon, et la relança sur les Barashi qui s'enfuyaient. Pendant qu'il renvoyait la lance à son propriétaire, Rubashamukole, fils de Biraboneye, placé entre les gens de Sebuyangi et Lukala, frappa le Père de sa lance du côté droit, un peu au-dessous des côtes . [Lâché par le Père qui avait été frappé et par les autres qui s'étaient baissés pour éviter les lances, Luka-la bondit. Après avoir fait six ou sept pas, lui aussi jeta sa lance mais n'attrapa personne. Il voulut se remettre à fuir, mais tomba par terre. A ce moment, Luhanga qui le poursuivait aurait pu le tuer mais il n'osa par superstition parce que Lukara était son ami de sang (...).

Des quatre chrétiens qui avaient accompagné le Père, un, Musa, ayant vu le Père tomber et les autres se baisser crut que tous étaient morts. Pris de peur, il s'enfuit à perdre haleine et tomba sans force dans le lugo d'un chrétien qui cria de colline en colline la terrible nouvelle. C'est ainsi que nous apprimes le P. Gilli et moi le P. Pagès était à Nyundo à onze heures moins vingt du matin, au moment où nous nous rendions à l'examen particulier. Les trois autres chrétiens se condui sirent en braves. Monsieur Kandt les en a récompensés en donnant deux vaches à chacun. Paulo, s'étant relevé après le premier jet de lances, vit le Père étendu, la lance au front. Il se précipite sur lui, appelle les hommes de Sebuyangi rivés sur place par l'effroi, arrache la lance du front qui en sortant entraîne de la cervelle gros comme un oeuf de poule, et la relance aux assassins. C'est au moment où il relançait la lance qu'un nommé Ruhasha Mukore, fils de Biraboneye, vint sans lâcher sa lance percer le Père au foie. Nous ne nous aperçûmes de cette blessure qui était la plus grave, qu'au moment où on lava le cadavre. La lance était passée près d'une boutonnière et aucun sang révélateur n'était sorti de la blessure, avait coulé dans le ventre. Ayant confié le corps à Sebuyangi et pris le fusil du Père, Paulo poursuivit les Barashis, brûla leurs maisons y compris celles de Lukala].

Saisi un moment par la peur, les Bakaza s'enfuirent, mais bientôt, rappelés par Paolo, ils suivirent ce dernier qui avait pris le fusil du Père, et poursuivirent les Barashi pendant que Sebuyangi à la garde de qui Paolo avait laissé le Père, l'amenait dans son lugo. C'est là que les soldats devaient le trouver. Après avoir fini de brûler, Paolo, Max et Makari tombés à terre à la fois, eut peur et s'enfuit d'une traite. C'est par lui que nous sûmes que le Père avait été attaqué (...).

~~[Pendant ce temps, je courais au secours du Père. Nous savions la nouvelle à onze heures moins vingt, donc probablement le Père a été frappé entre dix heures moins le quart et dix heures et quart (...)].~~

~~[A. Soubielle
pr. miss d'Afr.]~~

S. MINNAERT, « Le recit de la mort violente du Père Loupias dans le journal de Rwaza, soumis à la critique historique », in *Histoire de l'évangélisation du Rwanda, Recueil d'articles et de documents concernant le Cardinal Lavignerie, Mgr Hirth, le Dr Kandt, le Père Brard, le Père Classe, le Père Loupias, le Chef Rukara, Mgr Perraudin, etc.*, Kigali, 2017. 332 pp.

rwsmyes@hotmail.com